

Atelier Fol'Fer éditions

Collection « Go West »

Bal(l)ades irlandaises. Petit guide sentimental à l'Eire libre

Alain Sanders

Préface de Pierre Joannon

Riposte catholique

<http://www.riposte-catholique.fr/riposte-catholique-blog/en-kiosque/balades-irlandaises#.UFHn2KDRZGI>

Le dernier opus d'Alain Sanders vient de paraître. Et il est consacré à l'Irlande, l'île des saints, des poètes, des moutons, de la bière et des chevaux. Son titre ? *Bal(l)ades irlandaises, petit guide sentimental à l'Eire libre*. Le sous-titre donne plus qu'une indication sur la matière du livre, il en donne le ton. Chaque chapitre de cet ouvrage pas comme les autres offre un titre en forme de jeu de mots. L'auteur en abuse, mais nous amuse.

On ne résume pas un tel livre, forcément très personnel et qui révèle bien son auteur. Il y parle de musique, de bières et de Whiskey, donne quelques recettes de cuisine bien typiques, s'arrête sur quelques pages d'histoire bien senties. Au total, il donne un aperçu de l'Irlande bien plus vrai que bien des livres de spécialistes en tourisme et bien plus profond que des dissertations sur la destinée de cette île pas comme les autres.

Oui, on ne résume pas Alain Sanders, le pudique, qui se cache derrière des facéties, mais on le lit avec plaisir et dégustation. Sans rire (enfin presque), on prend vraiment un bon bol d'Eire... Pierre Joannon, spécialiste reconnu de l'Irlande, le dit très bien dans sa préface. C'est un gage de sérieux. L'âme de l'Irlande n'a pas échappé à Sanders.

Ambassade d'Irlande, septembre 2012

Voir page suivante



AMBASSADE D'IRLANDE

12, AVENUE FOCH, 75116 PARIS

(ENTRÉE CHANCELLERIE : 4, RUE RUDE)

Monsieur Alain Sanders
Atelier Fol'fer éditions
BP 20047
28260 Anet

Paris, le 4 septembre 12

Monsieur,

Je vous remercie d'avoir eu la gentillesse de m'envoyer votre dernier ouvrage intitulé « Bal(l)ades Irlandaises », préfacé par notre ami commun, M. Pierre Joannon.

Je me réjouis déjà de pouvoir découvrir vos « ballades » ! Je vous remercie de l'intérêt continu et des sentiments que vous portez à l'Irlande et aux Irlandais.

Je vous prie de recevoir, Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments,

Paul Kavanagh
Ambassadeur

Nouveautés

C'est en passionné, en amoureux que Sanders nous parle ici de l'Irlande et c'est en effet une bien belle promenade et une belle chanson en l'honneur de ce pays glorieux. A déguster...

La Nef, n° 241, octobre 2012

Si je t'oubliais Irlande...

Prenez un bon whiskey, votre meilleur Peterson, un excellent fauteuil et offrez-vous le dernier Sanders. Son titre, déjà, dit tout : *Bal(l)ades irlandaises*. Son sous-titre donne le ton : *petit guide sentimental à l'Eire libre*. Dès les premières pages, vous l'aurez compris, vous allez passer un excellent moment, fait d'amicale complicité et de découvertes étonnantes. L'Irlande, du moins une certaine Irlande, bien personnelle et bien charnelle, se révèle à vous, dans un feu d'artifice de connaissances et de passions cumulées.

Fidèle à son habitude, Alain Sanders n'offre pas à son lecteur un ouvrage savant et didactique. Ces derniers ont leur légitimité et leur utilité. Mais on ne demande pas à un amoureux d'écrire un traité de philosophie politique. Sanders est justement une sorte d'éternel amoureux. Ce genre d'état possède forcément ses défauts et ses manies. Qu'on l'accepte ou non, Sanders s'est condamné lui-même à la facétie perpétuelle, une manière d'être qui me semble cacher une grande pudeur. Dès la première page ouverte, le lecteur est considéré comme un ami, un proche, celui avec lequel on partage le pain et le sel.

De pain et de sel, il en est justement question dans cet ouvrage qui aborde de mille manières l'Irlande d'hier et d'aujourd'hui. Sanders présente aussi bien la recette de *l'Irish Stew* (ainsi que quelques conseils bienvenus pour réussir un bon porridge irlandais) que les chansons des rebelles irlandais. Il aborde l'apport viking comme il évoque les écrivains de ce pays et il va même jusqu'à indiquer quelques adresses de pubs où il a pu boire sa Murphy préférée... On l'aura saisi, ce nouveau livre tient autant du dictionnaire amoureux que du guide passionné. Un mot pour finir sur Pierre Joannon, qui a préfacé ce livre. Il vient d'être récompensé par le nouveau Prix « *Presidential Distinguished Service Award for the Irish Abroad* » (prix accordé par le Président de l'Irlande pour services rendus par les Irlandais à l'étranger). Une distinction assurément bien méritée.

Philippe Maxence

L'Action Française 2000, n° 2848, du 4 au 17 octobre 2012

Entretien avec Alain Sanders, un baroudeur royaliste

– Avez-vous des souvenirs à nous faire partager sur l'époque où vous avez collaboré à *Aspects de la France* ?

– Oh, il y en aurait de très nombreux... Alors un, peut-être, parce qu'il aura ce mérite d'évoquer deux de nos grands disparus : Pierre Pujot et Pierre Chaumeil. En ce temps-là (je vous parle d'un temps que même Line Renaud n'a pas pu connaître), le journal se fabriquait dans une imprimerie de Saint-Denis, avec typos (l'aristocratie des métiers manuels), morasses, élaboration du monstre (prémaquette grossière), épreuves et tutti quanti. Toutes choses que l'informatique nous a fait perdre. Bref, le mardi matin, me semble-t-il, Pierre Chaumeil et moi nous retrouvions dans les odeurs d'encre fraîche, dans le cassetin (le bureau des correcteurs, ainsi appelé parce que généralement exigü : le

cassetin était le petit compartiment dans la casse où étaient rangés les signes de caractères). Et nous bossions jusqu'à midi, midi et demi, Pierre Pujo nous rejoignait un peu plus tard pour superviser et tirer le bon à signer. Avec Pierre Chaumeil, le déjeuner était sacré. Nous déjeunions parfois dans un petit rade de Saint-Denis mais souvent, nous remontions à Paris pour giber dans un resto près de la place Clichy où Chaumeil avait ses habitudes. Nous faisons bombance et assurons force libations... Et nous revenions à l'imprimerie où Pujo nous attendait. Lui, il avait frugalement mangé un sandwich et bu une bière sur le zinc. « Je ne comprends pas, disait-il gentiment, pourquoi il vous faut tant de temps pour déjeuner, moi en un quart d'heure... » Chaumeil grommelait une vague réponse et commençait une petite sieste. Jamais le journal n'est sorti en retard (nous finissions vers 18 heures trente, 19 heures). Et je ne vous raconte pas les explications de gravures quand Chaumeil présentait nos notes de restos à Pujo...

– Durant cette période, vous militez aussi dans les rangs de la Restauration nationale...

– La période en question se situe dans les années 65-70, avec Mai-68, bien sûr. Là, encore, il faudrait un livre pour le dire. Nous avons réussi quelques coups fumants et il n'y avait guère de jours où, camelots du roi nouvelle manière mais respectueux de nos grands aînés (le regretté Pierre Juhel, par exemple), sans que nous n'ayons à nous fritter avec les bolchos. C'était l'époque des Bernard Lugan, Hilaire de Crémiers, Patrice Bertin, Patrice de Plunkett, Titou Juhel, les Frères Augonnet, Gérard Leclerc, etc. Nous ne tenions pas de blogs, nous... Et nous appliquions le vieil adage qui veut que la rue appartient à celui qui y descend. Nous avons pris des coups. Nous en avons distribué vingt fois plus.

– Vous avez ensuite participé au lancement du quotidien *Présent*...

– Non, je n'ai pas été du début de cette aventure, événement majeur et, à ce jour, jamais renouvelé, de notre famille politique. A cette époque, j'étais aux Afriques avec Rimbaud et Monfreid. Et je pigeais pour *Aspects de la France*, *Le Spectacle du monde* et bientôt *Présent* que je n'ai rejoint que fin 1983. A l'invitation de Madiran et de Brigneau.

– Comme militant de plume, quels sont vos meilleurs souvenirs ?

– Mes reportages à l'étranger : Liban, Honduras, Nicaragua, Croatie, Bosnie, etc. Quand j'avais rejoint *Présent*, j'avais stipulé que ce ne serait pas pour rester le cul rivé sur une chaise... Cela me fut accordé et, dès que l'occasion s'en présentait, je taillais la route. Grand souvenir, aussi, mes deux séjours en Nouvelle-Calédonie, au moment où les Kanaks crurent que c'était arrivé. A ces occasions-là, j'ai retrouvé ADG avec qui nous avons fait les quatre cents coups. Mais j'ai raconté tout ça dans des livres de souvenirs comme *Mes maquis anticomunistes*, *Chien fou* et *Si je t'oublie jamais Croatie* (il doit en rester quelques exemplaires à DPF-Chiré).

– Vous avez récemment publié un ouvrage intitulé *La Désinformation autour de Marie-Antoinette* (Atelier Fol'Fer). Pourquoi un tel sujet ?

– Parce que la Reine n'est pas un sujet (comme les autres...) justement. A l'origine, il s'agissait de répondre au film misérable de Sofia Coppola, truffé d'erreurs, d'approximations, de contrevérités, d'anachronismes, etc. J'aime Marie-Antoinette avec le cœur et je pense que ce que la République lui a fait subir a mis notre pays en état de péché mortel. La première vraie bagarre que j'ai eue, c'est au CM 1 : j'avais cassé la gueule à un butor de ma classe qui s'était permis d'en dire du mal.

– Le dernier paru de vos ouvrages, *Bal(l)ades irlandaises* (Atelier Fol’Fer), est consacré à l’Irlande. En quoi les Irlandais et l’Irlande sont-ils proches de nous ?

– Que je dise d’abord que ma famille, côté paternel, est originaire de Cork. Au XVII^e siècle, à l’époque de la terreur cromwellienne, de nombreux Irlandais – dont les miens – passèrent en Bretagne et en Normandie. Mes ancêtres s’installèrent, eux, dans la région de Saint-Hilaire-du-Harcouët. Entre l’Irlande et la France, ce fut une longue histoire d’amour. Nous avons débarqué là-bas à plusieurs reprises pour les aider face à l’envahisseur anglais et ils nous envoyèrent des soldats pour se battre à nos côtés. L’Irlande a été et reste un pays profondément catholique qui, pendant sept siècles, n’a jamais cessé de se rebeller – le payant très, très cher – contre les Anglais. Quand l’Irlande se libéra enfin, en 1921, Michael Collins, pour qui j’ai une admiration filiale, se présenta à la cérémonie de passation de pouvoir avec sept minutes de retard. Ce que lui fit remarquer l’officier britannique. Collins lui répondit : « Vous nous avez fait attendre sept siècles, vous pouvez bien attendre sept minutes... »

– Un conseil pour nos jeunes lecteurs ?

– Eh bien, d’abord d’être des lecteurs ! Lire, c’est vivre, lire, c’est être libre. Pour le reste, je leur conseillerai de pratiquer la merveilleuse vertu d’insolence. Et de faire leurs propres expériences. L’aventure est au coin de la rue. Nous sommes face à de terribles menaces, à commencer par celle de disparaître en tant que nation. Mais il ne faut jamais pécher contre l’Espérance. Nous avons eu, au lendemain de la tragédie algérienne, une jeunesse engagée, joyeuse, inventive. C’est tout le mal que je souhaite à la relève !

– Vous considérez-vous toujours comme maurassien ?

– Oui. J’ai commencé à lire Maurras quand j’avais quatorze ans. Et ce fut une révélation. Tant sur le plan politique que littéraire d’ailleurs. L’actualité de la pensée de Maurras, même si, pour certains textes très datés, un *aggiornamento* est nécessaire, est évidente. Face au vampirisme désorganisateur de notre société, l’empirisme organisateur n’a pas pris une ride. Mais, pour être honnête, je relis plutôt désormais son œuvre littéraire. De *Maîtres et témoins de ma vie d’esprit* aux *Amants de Venise* en passant par *Poésie et Vérité*... Maurras, mais aussi Léon Daudet, bien sûr. Vous me demandiez un conseil pour les « jeunes lecteurs ». Eh bien, en voilà un : lire le *Bréviaire du journalisme* de Daudet. Tout y est.

– Si vous êtes toujours maurassien, vous proclamez-vous également royaliste ?

– Pour paraphraser George Clooney, *what else ?* Je suis d’ailleurs frappé, là encore, par l’actualité du royalisme et l’engouement populaire à cet égard. Dernier exemple en date, le jubilé d’Elizabeth II célébré en Grande-Bretagne à grand renfort de liesse nationale, mais également suivi à la télévision par des millions de téléspectateurs. Je ne suis pas, comme vous vous en doutez (*because* l’Irlande notamment), très « fana » de la monarchie britannique, mais c’est tout de même autre chose que les cagadous grotesques de notre classe politique. À commencer par « notre » président « normal ». Ce dont nous avons besoin, ce n’est pas de cette normalité dégoulinante de décadence acceptée et, à bien des égards, programmée, voulue, accompagnée, mais de décisions extraordinaires. Alors quel roi ? Je suis, à ce sujet, sur la ligne de Jacques Perret : le premier qui sort de Reims sur son cheval blanc après avoir été sacré, je crie « vive le roi » ! Le royalisme, c’est une formidable espérance, la possibilité pour le peuple français, dans toutes ses composantes de « rentrer » dans son héritage, de rompre avec une république mégère qui aura toujours été une intruse dans le paysage – culturel, politique, patrimonial – français. Une verrue. Qui se voit comme le nez au milieu du visage. Ce n’est pas gagné ? Non. Et l’on n’échappera pas à une explication de gravures. Mais, là encore, ne péchons pas contre

l'Espérance. Quand Jeanne d'Arc a commencé sa quête, elle avait contre elle l'Église, la Sorbonne, les Bourguignons, les Anglais, et on ne peut même pas dire que le roi de Bourges, qu'elle a emmené à grands ahans jusqu'à Reims, fut toujours très sympathique à son égard. Et pourtant...

Propos recueillis par François-Xavier Présent

Mémoires d'Empire, n° 49, oct-nov-décembre 2012

Nos notes de lectures ***Bal(l)ades irlandaises***

Le dernier livre d'Alain Sanders vient de paraître, il est consacré à l'Irlande. A qui demanderait : « *Pourquoi l'Irlande ? Et pourquoi cette promenade sentimentale alors qu'il y a déjà tant (et peut-être trop) de livres sur le sujet ?* » On aurait envie de répondre : « *Pourquoi l'Irlande ? Parce que...* »

Tout au long des 228 pages de ce livre, Alain Sanders, amoureux de cette île, parce que les hommes y sont debout et les femmes belles, nous emmène dans ce pays de traditions et de légendes.

Avec sérieux, mais aussi humour et tendresse, il nous raconte l'Irlande, depuis les Vikings jusqu'à nos jours, avec ses traditions culturelles, ses héros. Il décrit les guerres contre l'ennemi de toujours : l'Anglais. Il nous fait découvrir ses écrivains, ses chants, ses lieux chargés d'histoire. En deux mots : son âme. Mais aussi sa gastronomie, ses bières et ses whiskeys.

Plus qu'un simple livre, cette *bal(l)ade* est également un guide qui, du Connemara aux Iles d'Aran en passant par Cork et Galway, nous donne envie de prendre la route pour, à notre tour, tomber sous le charme de l'Irlande.

Reconquête, n° 291, oc sobre 2012

Cercle du livre choisi

Sous-titré tout à fait sandersienement « petit guide sentimental de l'Eire libre », c'est là en effet un joli livre de respiration celtique dans lequel on peut déguster au gré de sa balade dans les pages à partir de ce que l'on choisit dans la carte (le sommaire), de l'histoire, des pays et monuments, de la poésie, du chant et toujours le grand air de la mer et des monts dont on s'abrite vite, lorsqu'il est un peu froid, dans la chaleur incomparable des pubs.

Mais l'Irlande ne nous est pas sympathique seulement par l'atmosphère fraternelle, familiale et bon enfant de ces lieux où tout le monde de 7 à 77 ans, et même avant et après, se retrouve.

De la résistance aux Vikings, à celle aux hordes génocidaires de Cromwell et à leurs continuateurs dans l'extermination par la famine, tout un merveilleux petit peuple irlandais catholique s'accrochait à son île, à sa foi, à son identité, à ses rêves, en un mot à sa celtitude.

D'autres dangers le guettent aujourd'hui avec l'uniformisation européiste et mondialiste...

De ce peuple, Alain Sanders est un grand amoureux, un grand conteur.

Lisez donc son livre, en dégustant la Guinness, la Stout ou l'Irish Whiskey de votre choix avec accompagnement des chants des rudes guerriers ou les ballades des fées.

B.A.

Politique Magazine, n° 112, novembre 2012

Verte terre

Avec ses *Bal(l)ades irlandaises*, Alain Sanders chante son amour de l'Irlande. Celle d'un pays qui s'est construit dans l'adversité.

Brossant l'histoire et les légendes de l'Ile d'émeraude, Sanders exprime toute l'admiration et le respect qu'il porte à ce peuple si particulier. Son ouvrage peut aussi se lire comme un guide pour voyageur grâce à des abécédaires, comme celui des femmes irlandaises célèbres, des lieux à ne pas rater ou encore des meilleurs pubs du pays car, sans Guinness, l'Irlande ne serait pas vraiment la même. Alain Sanders nous invite ainsi à découvrir – ou à redécouvrir – cette terre où « *les hommes sont debout et les femmes sont belles* ».

G.A.

Faits & Documents, n° 345

Kiosque

À l'Atelier Fol'fer (BP 20037, 28260 Anet), Alain Sanders offre de superbes *Ballades irlandaises*, modestement présenté comme un « petit guide sentimental de l'Eire libre », composé d'une série de courts chapitres, aussi précis que documentés, sur les aspects principaux (mais aussi méconnus) de l'histoire et la culture irlandaise. De quoi briller dans les pubs avant d'aller prendre un « bol d'Eire » !

L'Homme Nouveau, n° 1530 du 24 novembre 2012

Préfacé par Pierre Joannon, le grand spécialiste de l'Irlande, le dernier livre d'Alain Sanders est un petit joyau d'érudition, de passion, d'écriture et de gâté. Au rythme du cœur, dans des chapitres bien enlevés, Sanders ouvre pour nous des pans de l'histoire, de la culture et de la vie irlandaise. Ouvrons au hasard – c'est le bon moyen de lire ce livre – et que trouvons-nous ? Aussi bien l'évocation de Galway et de ses pubs innombrables que celle des chants irlandais, témoins de l'âme de file et de son histoire, la présentation des grandes dames de ce pays comme des écrivains qui l'ont peuplé, le tout joutant quelques recettes bien traditionnelles et le souvenir des bières bien amères. Et tant d'autres choses. L'Irlande est un pays catholique au sens de ce que disait l'Anglo-Français Hilaire Belloc :

« *Partout où brille le soleil du catholicisme, on trouve l'amour, les rires et le bon vin* ». Remplaçons le vin par la bière et le whisky et le soleil du monde est irlandais...

Philippe Maxence

Un grand bol d'Eire frais

Si vous partez prochainement en Irlande, n'oubliez pas d'emmener Alain Sanders dans vos bagages ! Et si, par malheur, il n'était pas disponible ou déjà pris par d'autres voyageurs, rabattez-vous au moins sur son livre, *Bal(l)ades irlandaises, petit guide sentimental à l'Eire libre*.

Cent coudées au-dessus d'un banal guide du Routard, d'un insipide manuel ou d'une thèse sur l'Irlande vue à travers ses statistiques, Sanders renforce nos celtitudes et nous emmène au cœur de l'Irlande vivante, celle des pubs, des nationalistes, des poètes, des écrivains, des promenades le long des lacs du Connemara, des « jardins de pierres », des feux de tourbe et des whiskeys revigorants. Comme le sous-entend le titre, il nous balade aussi dans l'Irlande de la musique : Sanders sait tout sur la harpe celtique, la cornemuse, le fiddle (violon) et le bodhran (tambourin). Il observe lucidement les rapports avec les voisins anglais : « Difficile d'arrondir les Angles » ; passe de la grande famine au récit d'un (copieux) petit-déjeuner traditionnel, puis embraie sur un chapitre gastronomique qui ouvre l'appétit ; et repart pour l'archipel d'Aran, Dublin ou Galway, à la rencontre du passé, des korrigans ou des femmes de l'île d'Emeraude...

Pour conclure, le verdict de Pierre Joannon, pape des études irlandaises, qui préface l'ouvrage, fera plus autorité que n'importe quel éloge : « Ce livre est un charmant guide sentimental. Il n'y a pas tromperie sur la marchandise, et l'on éprouve un vif plaisir à emboîter le pas à un guide aussi entraînant, aimable et facétieux ». Et pour ceux qui n'auraient toujours pas compris pourquoi il faut absolument lire Sanders, il n'y a plus qu'une seule réponse, empruntée à l'auteur lorsqu'on lui demande pourquoi il s'intéresse à la verte Erin : « Parce que ! »

P.C.

Eléments, n° 148, juillet-septembre 2013

En route pour l'Irlande!

Alain Sanders, dont le regard se porte plus volontiers vers l'Ouest que vers l'Est, aime l'Irlande, ce qu'on ne saurait lui reprocher. Comment ne pas aimer un pays où la lumière est plus lumineuse qu'ailleurs, et où l'on peut discerner jusqu'à quarante nuances de vert? Les légions romaines n'ont jamais pu envahir l'Irlande, qui fut en revanche victime d'un véritable génocide de la part des Anglais. Demeurée pendant des siècles le conservatoire d'une culture celtique qui s'étendait auparavant sur toute l'Europe, la verte Erin reste aujourd'hui à portée de mains. Sanders y propose une ballade en forme de balade qui vaut largement tous les guides touristiques. Intarissable sur les pubs irlandais, sur la harpe et la cornemuse, sur la musique traditionnelle, il fait d'autant mieux partager ses enthousiasmes qu'il a le sens du récit et sait rendre vivantes les moindres situations, fût-ce au moyen de bons mots et de calembours dont il use à l'excès (« le fond de l'Eire est frais », c'est bien connu). Pierre Joannon, dans sa préface, rappelle que Brendan Betten « soutenait que l'Irlande n'est pas une nation mais une psychose. À des degrés divers, nous en sommes tous atteints ». Si tel n'est pas encore le cas, c'est le moment de s'embarquer, en compagnie d'Alain Sanders, dans le Connemara des lacs et des tourbières, de visiter la Joyce country et le site mégalithique de Newgrange, Galways la gaélique et le château d'Ashford, mais aussi de retrouver le

souvenir de saint Brendan, de la Grande Famine (« Pour les Anglais, la faim justifia les moyens »), de l'insurrection de Pâques 1916, de James Joyce et de Liam O'Flaherty. Car l'Irlande n'est pas seulement une « île derrière une île », comme le disait George Bernard Shaw. C'est aussi l'exemple vivant d'un peuple qui a su, pendant des siècles, résister à ceux qui voulaient l'empêcher de rester lui-même.

A Nation Once Again !

Alain de Benoist

Présent, n° 7955 du mercredi 9 octobre 2013

Pourquoi l'Irlande ? *Quatre questions à Alain Sanders*

« A qui demanderait : “Pourquoi l'Irlande ? Et pourquoi cette promenade sentimentale alors qu'il y a déjà tant (et peut-être trop) de livres sur le sujet ?” On aurait envie de répondre : Pourquoi l'Irlande ? Parce que... » écrit Alain Sanders dans l'avant-propos de son ouvrage *Bal(l)ades irlandaises* parues à l'Atelier Fol'fer. Le sous-titre de l'ouvrage : « Petit guide sentimental à l'Eire libre » est le meilleur résumé qu'il soit de l'ouvrage. Délicieux et intense, fourmillant d'anecdotes et d'informations, ce « guide » semé de légendes et d'histoire, affirme la puissance d'une nature particulière qui est celle de l'âme celte. On retrouve avec bonheur dans ces *Bal(l)ades*, tous les ingrédients qui font de l'Irlande cette « île derrière une île », selon le mot de Georges-Bernard Shaw. Alain Sanders est un conteur né. Il raconte au gré de ses affects, toujours à la frontière du réel et du rêve, parce que pour lui la manière de dire compte plus que les faits bruts, même s'il sait se montrer plus rude dans les moments qui lui paraissent essentiels. Il rencontrera, avec cette *bal(l)ade irlandaise* la complicité attentive de ceux qui ont encore la possibilité de s'émerveiller. – C.R.

— ***Pour paraphraser un adage célèbre, nous saurons qui vous êtes si vous nous dites quelle est votre Irlande ?***

— C'est exactement ça ! L'écrivain allemand Heinrich Böll avait mis en exergue de son *Journal irlandais* (paru dans les années soixante-dix) : « Cette Irlande existe, mais celui qui, s'y rendant, ne la trouverait pas, n'aurait bien entendu aucun droit de recours contre l'auteur. » J'aurais tendance à dire, quant à moi, que les vrais amoureux de l'Irlande se reconnaissent entre eux, sans avoir besoin de faire de longues phrases. Alors, oui, si tu me dis que tu aimes l'Irlande, je te dirai qui tu es et, à coup sûr, un ami potentiel. Quant à ceux qui passent à côté de l'Irlande en pensant que c'est une destination touristique « parmi d'autres », je ne les calcule même pas comme disent les djeunes... On ne parle pas de l'Irlande comme on parle d'un « autre » pays. Et quand on a été adopté, accepté, adoubé par l'Irlande, on ne la quitte plus.

— ***Expliquez-nous ce mal dont vous êtes atteint, « l'hibernophilie » ?***

— Ce « mal » est un don du Ciel. Je crois qu'on l'a dans ses gènes ou qu'on ne l'a pas. Pour ma part, c'est en grande partie un retour à des racines familiales coupées à l'époque où Cromwell et ses réîtres ont mis l'Irlande à feu et à sang. C'est, comme le dit Pierre Joannon, qui vit depuis de longues années dans le Connemara, une espèce d'attirance hypnotique, une séduction irrésistible. Quand j'arrive en Irlande, *via* Cork la rebelle, que je préfère à Dublin, j'ai l'impression de rentrer chez moi. Tout me parle.

— ***On ne peut pas évoquer l'Irlande, plus précisément Dublin et son passionnant musée des écrivains, sans citer Wilde, Shaw, Yeats et Heaney.***

— C'est vrai. Ah, James Joyce... Quiconque a lu son chef-d'œuvre, *Ulysse*, comme *Le Voyage au bout de la nuit* de Céline, comme *A la recherche du temps perdu* de Proust, n'a pu en ressortir « intact » : personne n'avait jamais écrit comme ces trois-là *avant*, personne n'a plus écrit comme ces trois-là *après*. Les écrivains irlandais, Yeats, bien sûr, sur la tombe de qui je vais régulièrement, mais tous ceux que vous citez et encore Bram Stoker, Swift, Maria Edgeworth, J.S. LeFanu, Synge, Sean O'Casey, Samuel Beckett, Liam O'Flaherty, etc., sont des monstres sacrés. Présent à l'enterrement de Joyce à Zurich, en 1941, le ministre britannique lord Derwent, dira : « L'Irlande continuera à prendre une revanche durable sur l'Angleterre en produisant des chef-d'œuvre littéraires. » A cette hauteur de talent(s), ce n'est plus une revanche, c'est une ratatouille !

— *Vous n'évoquez absolument pas la sombre actualité de l'économie irlandaise, ni tous les maux qui commencent à l'atteindre comme l'a dénoncé Michel Déon, autre grand amoureux de cette « île verte ». Chacun a donc une Irlande qui lui est propre, en un mot quelle est la vôtre, celle de Patrick Pearse, de Bobby Sand, de Molly Mallone, de Cuchulain, des Thuatha dé danann et de saint Patrick ? L'Irlande païenne et l'Irlande évangélisée ?*

— Je ne parle pas de l'économie irlandaise qui, après un passage à vide, *because* l'Europe, est de nouveau repartie à fond la caisse ! Des mesures drastiques ont été prises et, de nouveau, le Tigre celtique est près de rugir. Mon Irlande, c'est bien évidemment tous les grands noms que vous évoquez, plus Michael Collins pour lequel j'ai une totale admiration. Une anecdote à ce sujet. Quand il est arrivé au *Castle* à Dublin, symbole pendant des siècles de l'Occupant britannique, pour la passation de pouvoir, un officier anglais lui a fait remarquer : « Vous avez sept minutes de retard. » Michael Collins lui a répondu : « Cela fait sept siècles que vous nous faites attendre, alors vos sept minutes... » C'est cette Irlande rebelle que j'aime, cette Irlande qui a su garder sa foi et sa langue. Un pays où les hommes sont debout, où les femmes sont belles, où l'on pourrait passer une vie entière à y discerner les quarante nuances de vert...

Propos recueillis par Catherine Robinson

Présent, n° 8111 du samedi 24 mai 2014

Cette Irlande qui nous envoûte

« *Ils n'ont rien dans leur arsenal impérial tout entier qui puisse briser l'esprit d'un Irlandais si celui-ci ne veut pas être brisé* » : cette phrase célèbre de Bobby Sands, mort au Maze le 5 mai 1981, après une grève de la faim de 66 jours, combien de fois m'est-elle revenue à l'esprit en lisant ce beau livre d'Alain Sanders. Et combien de fois ai-je pu vérifier sa véracité. Car, si comme le suggère Pierre Joannon dans la préface de cet ouvrage ô combien rafraîchissant il existe plusieurs Irlandes, il est cependant une constante dans l'histoire de *notre* « île au trésor » : sa lutte permanente, qu'elle soit politique ou culturelle, contre l'appétit dévorant de John Bull, et l'incapacité de ce dernier, malgré des siècles d'acharnement, à dompter la verte Érin.

Avec amour et respect

L'Irlande, rappelle très justement Alain Sanders en avant-propos de son livre, c'est « *un peuple. Accroché à sa terre, à sa foi, à ses traditions, à son identité* ». Et l'« *on ne parle pas de l'Irlande comme d'un autre pays. On en parle avec respect, avec amour* ». Et ainsi en parle-t-il au fil de ces quelque 250 pages. Sous la plume de l'auteur, ce sont la magie et le charme irrésistible de cette île qui nous ensorcellent. L'histoire et la légende s'enlacent pour notre plus grand bonheur. Les fées et les *leprechauns* sortent un à un de leurs

cachettes et font sous nos yeux émerveillés d'enfants une drôle de farandole. Oisín s'éprend de la jolie Niamh et quitte les rives du Loch Léin pour le royaume de Tír na nóg. Cúchulainn pourfend les guerriers de la reine de Connaught. Saint Patrick sillonne inlassablement l'Irlande, un trèfle à la main pour expliquer la Sainte Trinité, prêchant avec tant d'ardeur qu'il enracinera pour toujours notre foi sur ce sol sacré. Sainte Brigitte façonne des croix avec les roseaux de la Shannon. Saint Brandan vogue vers le Nouveau Monde. Et les moines de Clonmacnoise, penchés sur leurs écritoirs, copient manuscrits sur manuscrits jusqu'à en perdre la vue.

Tantôt bercé par la harpe d'O'Carolan, tantôt électrisé par le Highland Bagpipe des Mac Crimmons, le lecteur est entraîné dans un fabuleux voyage, de Galway la gaélique au Dublin de Molly Malone, en passant par l'impressionnant site mégalithique de Newgrange, les mythiques îles d'Aran, ou bien encore le Connemara où, écrit Alain Sanders, « *vous aurez envie de vous (...) installer pour la vie* ». Et je le crois sans problème, tant ces paysages sauvages et magnifiques, épargnés par la surpopulation et ses nuisances, apparaissent au citadin que je suis comme une sorte de « terre promise ».

Génocide culturel...

Pourtant, même dans ce paradis terrestre, la menace n'est jamais bien loin. Cette identité, cette spécificité, cette exception irlandaise il aura fallu la protéger au fil des siècles contre les prédateurs de tous poils. Contre ces Hommes du Nord, qui remontent la Shannon à bord de leurs drakkars et pillent les monastères. Mais, surtout, contre ces Anglais qui, à la différence des Vikings et des Normands – qui finiront par s'installer et s'assimiler –, refuseront non seulement de s'intégrer mais tenteront sans cesse d'imposer par la violence et la brutalité leurs us et coutumes à des Irlandais si jaloux de leur liberté. « *En Irlande, rappelle très justement Alain Sanders, l'Angleterre a commis au cours des siècles un véritable génocide à la fois culturel et humain. Le miracle, c'est que les Irlandais – comme les Espagnols après plus de huit siècles d'occupation musulmane – aient su préserver un héritage homogène. Parce que, comme les Espagnols, ils surent conserver leur langue et leur foi* ».

Et l'auteur de rappeler ces siècles d'oppression et d'acharnement. Les fameux Statuts de Kilkenny de 1366 qui interdisaient – outre les mariages entre Anglais et Irlandais, le port de la tenue traditionnelle, le hurling et bien d'autres traditions irlandaises – de parler le gaélique (auquel Alain Sanders consacre un passionnant chapitre). L'anglicisation forcenée après l'invasion de Cromwell. La destruction massive des écrits irlandais sous les Tudors... À force de crimes, de brimades et d'émigration forcée, les Anglais manqueront de peu leur objectif : en effet, écrit l'auteur, « *on estime qu'en 1851 quelque 75 % des habitants d'Irlande ne parlaient pas – ou plus – irlandais* ». Il aura fallu la résistance des O'Donovan, O'Curry, Baron, Davy et autres Pearse, et surtout la proclamation d'indépendance de 1922 pour que le gaélique devienne la langue officielle de l'État libre irlandais et soit enseigné à l'école. « *Aujourd'hui, écrit Sanders, si dans les zones de gaeltach (dans l'ouest du pays), le gaélique est pratiqué au quotidien, dans l'Est c'est l'anglais qui l'emporte. Mais, du fait du gaélique dès l'école primaire, près d'une moitié de la population irlandaise en a de solides notions* ».

...Et génocide humain

Cette frénésie criminelle ne s'est pas limitée à la volonté d'effacer l'identité linguistique, religieuse et culturelle d'un peuple. Mais aussi le peuple lui-même. Ces « *chiens de papistes (...) barbares et assoiffés de sang* », comme les appelait Cromwell. Le bourreau de l'Irlande qui, en protestant fanatique, n'hésitera pas à leur écrire un jour, après avoir semé la désolation dans l'île et passé par le fil de l'épée des milliers d'hommes, femmes et enfants : « *Vous appartenez à l'Antéchrist. Or l'Écriture nous enseigne expressément que votre*

royaume sera gorgé de sang (...) Vous boirez cette coupe jusqu'à la lie, jusqu'à la lie de la colère et de la furie de Dieu qui se déverseront sur vous ! »

Comme le rappelle Alain Sanders, il y eut le carnage de Drogheda, ville martyre où, en septembre 1649, les tueurs de Cromwell exécutèrent sans pitié aucune les défenseurs de la garnison qui s'était rendue, et brûlèrent vive une partie de la population civile dans l'église St Peter's (plus de 2 000 victimes). Mais il y eut aussi Wexford, quelques jours plus tard, où la garnison entière fut passée par le fil de l'épée ou noyée, les prêtres et religieux catholiques massacrés dans l'église, la ville mise à sac... De glorieux faits d'armes que Cromwell rapportera ainsi dans une lettre à John Bradshaw, président du Conseil d'État : « *Nous ne fîmes aucun quartier puisque la veille nous avions demandé la reddition de la ville* ». Une froideur et une simplicité qui ne sont pas sans rappeler les célèbres lettres de Westermann au Comité de salut public... La suite, rappelle Alain Sanders, ce sera l'*Act of Settlement* de 1652, qui dépossédera les Irlandais de leurs terres au profit des colons anglais. « *L'enfer ou le Connaught !* », a retenu l'histoire : la mort immédiate pour les Irlandais catholiques qui refuseront de s'exiler dans cette zone aride et rocheuse de l'ouest du pays.

Il y eut l'*Act of Settlement* de 1652. Mais aussi le *Test Act* de 1673, qui ouvrit la chasse aux prêtres catholiques, imposa la fermeture des couvents et églises... Les exécutions de Monseigneur Talbot, puis de Monseigneur Plunkett... La sanglante et féroce répression contre les partisans de Jacques II... Le récit des crimes commis en Irlande par les Anglais pourrait noircir les pages de volumes entiers.

Quand elle n'usa pas de l'épée et du feu, Londres n'hésita pas à recourir à ces autres armes que sont la faim et la maladie. Et Alain Sanders, évoquant la fameuse Grande Famine de 1845-1848 qui causa la mort de près d'un million d'Irlandais et en poussa un million d'autres à l'exil vers les Etats-Unis, rappelle très justement : « *Le parasite de la pomme de terre, certes. Mais aussi l'Angleterre qui considéra que cette famine allait éradiquer tout esprit de révolte. Les Anglais permirent ainsi l'exportation – sous la protection de ses troupes – des aliments produits en Irlande et qui auraient pu – qui auraient dû – être distribués à la population affamée. Ce n'est pas un hasard non plus si la région de Belfast et les protestants ne subirent pas la famine dans des conditions comparables à celles subies par l'Irlande catholique* ».

Erin go Bragh !

« *C'est l'injustice de l'ennemi qui arme le juste pour la défense de la justice* », écrivait joliment saint Augustin. Et il n'est sans doute pas un combattant de l'IRA qui, épaulant son fusil en direction des sinistres *Black and Tans*, n'ait eu à l'esprit ces siècles d'oppression et de crimes. Au cours de ces belles bal(l)ades, se dressent ainsi les grandes figures de la résistance irlandaise. De Brian Bórû écrasant les Vikings à Clontarf à Bobby Sands l'insoumis, en passant par Wolfe Tone, les héros de Pâques 1916 ou encore de la guerre d'Indépendance. Du petit peuple s'obstinant à parler le gaélique au roi Jacques II et ses combattants malheureux de la vallée de la Boyne.

Avec ce talent qu'on lui connaît, Alain Sanders réveille pour nous l'Irlande combattante, l'Irlande indomptable, l'Irlande éternelle. Et l'on retrouve dans ce livre les thèmes qui lui sont chers. L'histoire, bien sûr. Mais aussi la littérature, avec ces très belles pages qu'il consacre notamment à ces deux « monstres » littéraires que sont Yeats et Joyce. La musique et le chant, sans lesquels l'Irlande ne serait pas l'Irlande. Le cinéma, et ses chefs-d'œuvre. La gastronomie... Le tout, dans un ouvrage que l'on referme finalement à contre cœur mais qui ne vous quitte pas vraiment. Un peu comme ce pays magique : « *On ne quitte jamais l'Irlande*, rappelle en effet Sanders, *car elle ne vous quitte jamais. Les*

hommes y sont debout. Les femmes y sont belles. Et l'on pourrait y passer sa vie à discerner ses quarante nuances de vert ».

Franck Delétraz

*(Pour Bobby, Francis, Raymond, Patsy, Joe, Martin, Kevin, Kieran, Thomas et Michael.
Morts à Long Kesh entre mai et août 1981. Tiocfáidh ár lá !)*
